

"LISONS-NOUS LES UNS LES AUTRES ..." DISAIT-ELLE

OU

LES VOIES DE LA COMMUNICATION SONT IMPENETRABLES.

Marie-Pierre VANSEVEREN

Collège de FRESNES-SUR-ESCAUT

CHAPITRE I

OU L'ON VOIT LA NARRATRICE EMPRUNTER SANS VERGOGNE UNE VOIE D'EVITEMENT.

Cette expérience d'amélioration de récits dont on va lire plus loin le compte-rendu ne fut pas la première. Il est important de souligner mon insatisfaction suite à plusieurs travaux, menés en 6ème et 5ème, d'écriture longue (contes, pièces de théâtre, parodies), par groupes, avec publication finale des recueils.

Très simplement, je trouvais que nous avions, les élèves et moi, fourni beaucoup d'efforts pour un résultat en regard bien décevant.

Plus précisément, j'avais passé bien des heures à lire et à comparer les différents états, à bourrer les marges de remarques et de conseils de tous ordres : demande, ici, d'une description, là, d'une expansion, rappel de certaines caractéristiques (du conte, par exemple) découvertes ensemble auparavant et restées in- ou sous-employées (plus, tout ce qui est du domaine du lexique, de la construction de phrase, de l'orthographe ...).

Les élèves, enthousiastes certes, et pleins de bonne volonté, répondaient à mes demandes, apportaient toutes les

améliorations ponctuelles. Mais au bout du, parfois, septième état, leur texte était meilleur, d'accord, mais si peu (retour cyclique des mêmes difficultés, applications laborieuses et maladroitesses d'"acquis" ...) (on pourra trouver quelques hypothèses explicatives sur leurs difficultés à améliorer selon ces modalités dans le cours de ce compte-rendu).

Me restait bien sûr à réfléchir sur chaque point de ma démarche, à l'améliorer, l'affiner ... Mais les circonstances en décidèrent autrement.

Une remarque incidente d'Yves Reuter lors du stage PAF 1985 "Correction de copies ..." m'a retenue ; approximativement ceci : ... et si une consigne de réécriture portant sur la fiction avait aussi des répercussions au niveau de la narration ?

Je suis incapable d'analyser vraiment comment j'ai compris, interprété, bref, comment je me suis approprié sa remarque. Ce que j'avais en tête lorsque j'ai lancé l'expérience était confus, et le reste encore. Je vais cependant tenter d'être la plus claire possible.

## CHAPITRE II

### DE LA GRISERIE DES VOIES RAPIDES.

... et si j'agissais à l'inverse de ce que j'avais jusqu'alors fait, c'est-à-dire : proposer une unique consigne de réécriture, mais ouverte ... (Il y en aura quelques exemples lors de l'analyse des productions d'élèves).

... et si je modifiais quelque peu mon rôle : non le professeur qui pointe chaque difficulté, la repère, la nomme, et, croyant ainsi aider, attend par là un seul mode de résolution (par exemple, à un emploi confus de pronom, son remplacement par un nom propre ou un substitut autre), mais d'abord un lecteur, un œil, d'accord, sur le sujet et les consignes, l'autre sur son plaisir et ses réticences de lecteur de récit.

... et si je demandais aussi aux élèves d'être simplement lecteurs de la production de leurs camarades (par exem-

ple sans grille évaluative élaborée ensemble), qu'ils disent seulement s'ils ont aimé ou pas, compris ou non ...

J'avoue ne pas avoir vraiment calculé ce que je lançais. Mon objectif était modeste : observer ce qu'allait produire la démarche que j'installais.

### CHAPITRE III

#### D'UN RECIT A L'AUTRE VIA ...

L'expérience eut lieu en novembre 85, dans une classe de sixième dite faible, à la suite de tout un travail dont j'indique succinctement les grandes lignes :

- lectures, études de contes (dont "Au pays du grand condor" de Nadine Garrel, Folio Junior, en lecture suivie).

- visite et travaux autour d'une exposition sur le Pérou.

- initiation à la lecture documentaire au CDI, centrée sur le thème de l'Amérique du Sud.

Je crois utile de rappeler ceci parce que, d'abord, (et je ne crois pas que ce soit un paradoxe) les élèves, même de sixième "faible", savent beaucoup de choses, ils ont appris... mais cela n'apparaît pas dans leur production ... (Attente toujours déçue du prof. qui répète, réexplique pour la n<sup>ième</sup> fois ... Tout le monde a vécu cela) ; ensuite, j'y ferai référence plus loin.

J'avais donc fourni aux élèves bien des outils pour répondre au sujet qui suit :

Ecrire un récit court. L'histoire se passe au Pérou. Le personnage principal sera un indien ou une indienne d'Amérique du Sud.

Un animal de ce pays est aussi un personnage du récit.

Vous pouvez inventer d'autres personnages.

Vous imaginez une aventure qui arrive à cet indien : elle peut mal finir ou finir bien.

Les élèves savaient dès le départ qu'ils auraient à

reprendre leur récit (qui devait être ensuite recopié sur affiche, illustré, vu et lu alors par d'autres élèves venant dans la classe, puis par les parents lors de la journée porte ouverte) et étaient d'accord.

Voici la procédure suivie :

1. Le premier brouillon est écrit en classe le lundi, achevé si nécessaire, recopié et rendu le jeudi.
2. J'ai la fin de la semaine pour lire.
3. Lundi suivant, copies rendues avec ma consigne unique de réécriture ; une heure en classe pour améliorer au brouillon.
4. Mardi, une heure en classe, par groupes de quatre élèves : chacun lit le second brouillon des autres élèves du groupe, puis y écrit ses remarques suivant cette présentation :

- je ne comprends pas ... parce que ...
- j'ai aimé ... parce que ...
- Je n'ai pas aimé ... parce que ...

Ces phrases inductrices devaient permettre : 1°) de cadrer un peu la dérive, quasi inévitable les premières fois (seulement?): que l'élève joue au professeur, en les incitant à prendre le poste du lecteur-bête, celui qui lit par plaisir, et parle de son plaisir ou de son déplaisir.

2°) de signaler des points d'incompréhension, sans mode de résolution.

5. Mardi soir et mercredi, l'élève améliore ce brouillon en tenant compte des remarques des autres et me rend son récit définitif, au propre, jeudi, avec tous les états précédents.

Quel fut mon rôle dans tout cela ?

Je n'interviens pas lors de l'écriture du premier brouillon (sauf une fois ; voir plus bas l'analyse des écrits de Bruno) ; je veux être sûre que ce soit ma consigne de réécriture qui produise les effets perçus.

Lors de la séance de lecture, à part l'explicitation du mode de présentation des remarques-élèves, je m'efface, là encore pour voir : une remarque "sauvage" de lecteur-élève est-elle productrice d'effets en dépit de/grâce à sa formulation confuse ou incongrue ?

En ce qui concerne ma première "correction", je n'ai pas voulu y passer plus de temps qu'à une correction "ordinaire" (qu'on puisse faire de cette démarche son quotidien, il fallait m'en faire la preuve). J'ai donc formulé rapidement, et intuitivement, ma consigne de réécriture et je ne sais pourquoi elle a le plus souvent pris la forme d'une question.

Le travail effectif arrive pour moi lors de la seconde correction, qui me prit naturellement beaucoup de temps. Sachant cependant que :

- j'attendais les copies avec curiosité ; comment s'étaient-ils débrouillés ? Qu'est-ce que cette démarche avait produit comme effets ?

- Je les ai lues avec surprise et plaisir : je ne m'attendais pas à une telle réorganisation de leur texte, étant donné le premier état (mais cela se verra bien mieux avec l'analyse qui suit).

- Je n'ai pas encore fini d'y réfléchir.

#### CHAPITRE IV

#### PARCOURS CAHOTIQUE EN TROIS ETAPES.

On y lira des constatations mais surtout beaucoup d'hypothèses et d'aveux d'incompréhension.

Je sais maintenant qu'à un moment je me suis fourvoyée et qu'il manque à cette démarche un point essentiel : une discussion finale avec les élèves afin de savoir comment ils se sont saisis de ma consigne, comment ils l'ont comprise, traduite ... et comment, de même, ils ont pu transformer les remarques des camarades en outil de travail. (Encore faut-il que cela soit du domaine du communicable ... pas évident, pour moi, étant donné quelques tentatives ultérieures, dans d'autres classes).

Sinon les résultats obtenus semblent relever du miracle ou d'un complexe concours de circonstances (bien qu'elles jouent aussi toujours un rôle).

## 1. Le récit de ZALLIA.

### Premier état.

*L'histoire se passe en Amérique du Sud plus précisément au Pérou dans la forêt Ammazonienne. Dans le lointain on peut voir une fumée s'échappant des arbres. C'est le camp des Amazones. C'est là où vivait un petit indien nommé Kino et son ami l'anaconda un serpent d'Amérique du Sud. Un jour deux cheveres du villages ont été tués. Le grand chef, père de Kino envoya ses hommes à la recherche du meurtrier. Les guerriers revinrent bredouille. Deux jours plus tard 6 chèvres avaient disparu, la colère du chef fut terrible. Kino voyant son père fâché essaya de l'aider. Il s'en alla vers un endroit inconnu. Par la tribu que seul Kino et l'anaconda connaissaient. Ils trouvèrent une piste qui les amena dans une grotte. Ils entrèrent et trouvèrent des jeunes léopards mourant de faim. Kino rentra à la tribu et expliqua à son père ce qu'il avait vu. Son père décida de les nourrir jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge adulte. Le père de Kino laissa la garde des jeunes léopards à son fils. Pour les reconnaître. Il leurs donna un nom. Lima et Oroya.*

L'histoire est manifestement inachevée ; elle dérape lorsque Kino rencontre les léopards.

Sans doute séduite par le récit avec léopards de sa voisine de table, elle décide d'en intégrer dans le sien. Dès lors, je suppose soit qu'elle se décourage devant une histoire trop complexe à mener pour elle, soit qu'elle oublie ce qu'elle avait d'abord installé pour suivre sa seconde idée.

Il n'y a aucun projet d'ensemble ; elle n'arrive pas à faire de son indien le personnage principal ; enfin, l'anaconda, contrainte de la consigne, ne joue aucun rôle.

### Ma consigne.

"Ton histoire est inachevée. J'aimerais bien savoir qui a tué les chèvres !"

Cela a-t-il suffi pour qu'elle se constitue un projet de récit ? Et comment ?

### Deuxième état.

*L'histoire se passe en Amérique du Sud plus précisément au Pérou dans la forêt Ammazonienne. Dans le lointain on put voir une fumée s'échappant des arbres. C'est le camps des Amazones. C'est là où vivait un petit indien nommé Kino et son ami l'anaconda un serpent d'Amérique du Sud. Un jour deux chèvres du villages ont été tués puis 6 chè-*

vres avait disparu. Kino fut très inquiet et prenant la garde des chèvres mais quand Kino voulut dormir mais il entendirent du bruit. Alors il se leva et vit un indien, mais il n'était pas de son camp. Alors le serpent sauta sur lui. Kino appella son père. Son père vena et demanda qu'est ce qu'il avait. Kino raconta toute l'histoire mais l'indien dit "non, ce n'est pas moi, c'est mon chef". Le père de Kino rassembla des hommes et lui demanda ou était son chef, l'indien leur montra le chemin et encerclèrent le camps mais le chef de l'indien ne put se sauver et le père de Kino les condanèrent à des travaux forcés lui et tous ses guerriers.

Elle abandonne les léopards, reprend les éléments de départ et mène l'histoire des chèvres jusqu'au bout.

Le rôle du père devient secondaire, (voir l'ellipse introduite "Un jour deux chèvres du village ont été tués puis 6 chèvres avait disparu."), sauf à la fin où de nouveau Kino disparaît.

Le rôle de l'anaconda se construit, en tant qu'animal gardien.

#### Remarques des élèves.

Marie-Andrée : "dans ton histoire, il y a des choses que je ne comprends pas : parce qu'elle dit que ~~Kino~~ mais quand Kino voulut dormir mais il entendirent dus bruit j'ai aimé parce que il y a plein d'imagination"

Isabelle : "Je ne comprend pas que l'Indien lui dit. "ce n'est pas moi c'est mon chef"

Nadia : "J'ai aimé la fin de l'histoire quand Le père de Kino les condanèrent à des travaux forcés"

#### Troisième état.

*L'histoire se passe en Amérique du Sud plus précisément au Pérou dans la forêt Ammazonienne. Dans le lointain on put voir une fumée s'échappant des arbres. C'est le camp des Amazones. C'est là où vivait un petit indien nommé Kino et son ami l'anaconda un serpent d'Amérique du Sud. Un jour deux chèvres du village ont été tués, puis six chèvres avaient disparu. Kino fut très inquiet et prena la garde des chèvres avec l'anaconda. Kino s'endorma tout doucement, mais l'anaconda ne dorma pas L'anaconda avait entendu un bruit, il se leva et vu un indien. Il révella Kino. Kino se leva et surprit l'indien en trin de voler une chèvre ; mais l'indien avait entendu du bruit alors il se sauva et Kino coura après lui. Il réussit à l'attra-*

*pé et l'anaconda aida Kino avec ses pattes à retenir le volenr. et il devait travaillé jusqu'à la fin de ses jours. Kino grandissa et devenu le chef du camp et l'anaconda était le gardien de Kino.*

Marie-Andrée dit son incompréhension là où nous aurions délimité la faute et du même coup suscité une solution unique et attendue. A ces problèmes de surface (d'accord sujet-verbe, de renvoi clair de pronom), Zallia répond par une modification de la fiction : l'enfant s'endort mais l'anaconda veille. Non seulement ainsi elle les résout mais, de plus, elle élargit le rôle du serpent qui devient enfin un véritable personnage.

Isabelle dit son incompréhension là où nous aurions, sans doute, proposé de développer un dialogue. Là encore, devant ce problème tout ponctuel, Zallia supprime la phrase au lieu de la justifier, mais par là même remanie totalement la fin de son récit éliminant une péripétie somme toute peu intéressante dans une histoire aussi courte, elle élimine du même coup le père, se laissant ainsi la possibilité de faire de Kino et de son serpent les seuls héros.

Enfin, elle rajoute une situation finale qui achève de centrer l'histoire sur l'enfant et son animal compagnon. Est-ce dû à la remarque de Nadia ? Connaissant le goût de Zallia pour la contradiction, cela a pu suffire pour lui faire évacuer le père et ses travaux forcés !

On peut donc remarquer que Zallia ne maintient pas un élément, en le justifiant d'une façon ou d'une autre, ce que nous, adultes, aurions tendance à faire et attendons donc de nos élèves. Elle résout toujours ses problèmes en réorganisant sa fiction, jamais par une modification ou un ajout au niveau de la narration.

## II. Le récit de BRUNO.

Si Bruno, en tant qu'individu, est bien plus présent que Zallia ou Naïma, dans ces pages et dans ma mémoire, c'est qu'il fut cette année-là L'élève sur lequel, avec lequel, pour lequel ... j'ai le plus travaillé, sué ...



Premier état.

Bruno veut raconter un western ; pour cela, il oublie le sujet. Je lui fais la remarque en passant mais, comme il tient à son histoire (pourquoi ?), il plaque sans réfléchir Pérou et animal d'Amérique du Sud.

*C'était au temps du far ouest ou les Indiens, coboys, se baté, pillé. A ce temps la il y avait une ville sinistre, lugubre, plain de grisalle, elle s'appelait boston. Là ou il y avait des hors la loi réfugiait. Bref a trois jour de cheval, il y avait un hameau ou vivait des Indiens du pérou qui avait émigrés, il vivait tranquiellement, c'était un endroit prospèrent. Jusqu'au jour ou des pillars vinrent il tuaient, masacraire. Et quand il repartir il ne restait plus rien. Si, sauf! une fille et un garçon qui fuire vaire les montagnes est furent recueilli par un vieux monsieur qui apprivoisé des léopards le garçon et la fille lui racontaire toute leur mais à venture "le vieillard en pleurat et dit d'un ton bref vous serez venger". Là dessus il envoya tout ces léopards à boston dévoré cru les pillards. Quand au garçon et la fille il vécure heureux, et une légende dit que une nué de l'éopard vin rasé boston et qu'elle fut rayé de la carte.*

Que faire ? Lui demande de corriger seulement l'orthographe (ce qui est, de toute façon, au-dessus de ses possibilités, et loin de ses préoccupations ...) ? Lui demander explicitement de tout recommencer en abandonnant le cadre western ? Mais si je suis arrivée au bout de deux mois à l'intégrer, si peu, dans la classe, à atténuer son attitude de refus et d'agressivité, à le réconcilier, un peu, avec le français, je prends le risque d'une splendide régression ...

Je ne pouvais qu'accepter, tout, western, léopards, invraisemblances charmantes et étrangeté de l'orthographe, mais ... je le sais intelligent, logique, aimant les belles histoires, et sensible à mon intérêt pour lui. On peut discuter. Discutons.

Ma consigne.

"Si une légende a eu le temps de s'installer, c'est donc que ton histoire se passe il y a très longtemps. Comment les Indiens du Pérou pouvaient-ils à l'époque émigrer en Amérique du Nord ?"

Réellement, j'ai écrit cela faute de mieux.

Je suppose que, se voyant manifestement accepté,

Bruno a voulu me faire cadeau de toute la bonne volonté dont il était capable. Il fut vraiment durant les séances suivantes un élève (presque) modèle.

#### Deuxième état.

Encore dans le couloir, il me clame qu'il change tout. En classe, il continue à travailler même quand j'ai le dos tourné, suis ailleurs - concentration et tenacité rarement observées avant, et depuis -. Il a seulement besoin de me crier de temps à autre qu'il change vraiment tout, que je vais être surprise ; et comme je manifeste, plus calmement, mon étonnement et mon impatience à le lire, rassuré pour quelques minutes, il fonce.

#### Résultat :

*L'Histoire se passe au Pérou la ou hi vivait une tribu d'Indiens qui avait que pour vivre des petit morceau de terrain tout déchessait. Et un jour l'eau vin ta manqué. car il y avait un puis qui mesuré 10 pied de profondeur. Mais rien a faire il n'y avait plus d'eau. Epuis pour une tribu de 20 personnes l puis ce n'était pas assez. Alors il désidaire de partir ver les montagnes pour chasé le lama. Et dans le lointin il vir un point blancs, un petit garçon, et un petit fille qui s'appellait Tico et Balia criaire "là bas regardait". dans le lointin il y avait un lama blancs mais tellement que le confondée avec la neige, parce que ou il était il y avait de la neige éternels. Il désidère de le suivre car le chef Tairo disait qui nous conduirait vers son troupeau. Mais le lama les conduisait entre ses deux montagne et quand il arrivait entre ses deux montagne il vir comme un nouveau monde, oui car il y avait un fleuve qui était entre ses deux montagne, il y avait des arbres fruitais un végétation abondante, il désidaire de s'installait la jusqu'a leur vieux jour et le lama fut considéré comme un dieu sauveur Quand t'a Taica et Balia vire heureux pendant de très longue année.*

Son histoire répond au sujet.

Elle est jusqu'au bout cohérente.

Il utilise ce qu'il a lu en lecture suivie (le lama blanc), vu lors de l'exposition (la neige), ainsi qu'un scénario à la Nadine Garrel (Il avait donc bien appris des choses durant ces deux mois, malgré son attitude en cours et le contenu décevant de son premier récit).

S'il "change tout", c'est cependant en gardant le cadre de son premier scénario (par exemple, la fonction d'opposant remplie par les brigands puis par la sécheresse), nous ne serions pas devant le tout autre, mais devant un grand réaménagement de récit.

Oubliés, les tueries et les massacres. Accepté par moi, il laisse un moment sa violence et peut imaginer le calme, la douceur, l'enchantement ... Changeant de comportement, il fait preuve d'aptitudes nouvelles, pour moi, et surprenantes.

#### Remarques des élèves.

Véronique : "Il y a des choses que je ne comprend pas dans ton histoire parce que c'est mal écrit".

Christophe : "Il y a un puit de 10 pieds ça ne métonne pas qui manque d'eau".

Fabrice : "Je ne comprend pas un petit fille Je ne comprend parce que s'est mal écrit".

#### Troisième état.

Ces remarques furent pour moi décevantes et déconcertantes ... A la réflexion, elles me paraissent éminemment intéressantes, pour les questions qu'elles suscitent.

Véronique a-t-elle réellement lu le récit de son ex-petit copain ? Quel règlement de compte est ici perceptible ? Sachant que l'écriture de Bruno est très lisible, même au brouillon, claire, agréable, son problème n'est vraiment pas là.

Véronique et Fabrice ont-ils pris la peine de lire le récit de celui qui est le "cancre" de la classe, l'"emmerdeur" des couloirs et des cours de récréation ... ? Le bloquent-ils ainsi dans l'image qu'ils se sont faite de lui, celui dont rien de bon - scolairement ou non - ne peut venir ?

Leur incompréhension est-elle réelle, désorientés qu'ils seraient par son orthographe qu'ils appelleraient du "mal écrit" ?

Quant à la remarque de Christophe, au lieu d'amener

Bruno à multiplier les puits ou à augmenter la profondeur, elle lui permet de supprimer un passage en soi laborieux et inutile. Effet positif de la remarque donc, mais par quelles voies (jusques y compris celles du hasard) ? Mise en œuvre, lors de la relecture, d'une réelle compétence à distinguer l'important du secondaire dans un récit ? Acceptation passive d'une remarque moqueuse d'un "meilleur" élève, parce qu'il avait, ce jour là, laissé de côté son système de défense (vis-à-vis du professeur, des élèves, de l'école ...) ? et donc simple annulation d'un passage à problème ? Ou quoi encore ?

Toujours est-il que Bruno barre, à la règle, et en rouge (des fois que je ne le remarquerais pas) et corrige, en rouge, son brouillon, puis recopie soigneusement.

*L'Histoire se passe au pérou la ou hi vivait une tribu d'Indiens qui avait que pour vivre des petits morceau de terrain tout desséchés. Et un jour, l'eau vin ta manquée. Alors il désidaire de partir ver les montagnes pour chassé le lama. Et dans le lointin il vir un point blancs, un petit garçon et une petite fille qui s'appellait Tico et Balia criaires "là bas regardait". dans le lointin il y avait un lama blancs mais tellement blancs qu'on le confondée avec la neige, parce que ou il était il y avait de la neige éternels. Ils décidèrent de le suivre car le chef Tairo disait qui nous conduirait vers son troupeau. Mais le lama les conduisaient vers deux montagnes il vir comme un nouveau monde, oui car il y avait un fleuve qui était entre ses deux montagnes, il y avait des arbres fruitiais une végétation abondantes, ils désidairent de s'installait là. Jusqu'à leur vieux jour et le lama fut considéré comme un dieu sauveteur quand t'a Taica et Balia virent heureux pendant de très long année.*

Voilà donc le récit amélioré de Bruno. Et il a dû se relire, car je remarque, du brouillon à la copie : des améliorations de syntaxe ("il y avait un lama blancs mais tellement que le confondée ... —> "il y avait un lama blancs mais tellement blancs qu'on le confondée ..."), des améliorations orthographiques réussies ("deux montagne" —> "deux montagnes") ou en voie de l'être ("Taica et Balia vire heureux" —> "Taica et Balia virent heureux").

### III. Le récit de NAIMA.

Dans l'analyse qui suit, j'irai beaucoup plus vite, utilisant le récit de Naïma comme preuve dernière (parmi d'autres mais je ne peux montrer la vingtaine) que la stratégie adoptée produit des effets positifs, et pour souligner ces effets.

#### Premier état.

*L'histoire se passe en Amérique du Sud.  
Un jour une indienne donna naissance a un jeune indien qu'elle appelat Kinka. Mais a l'age de 5 ans Kinka perdu ses parents dans un incendie caussé par les blancs. Malheureusement Kinka et un vielle indien on survit a cette attaque les annés passa et a l'age de 19 ans Kinka de se vanger mais le vielle indien refusa car il devenait très vieux donc Kinka entendit encore 5 ans et le vielle indien mourut? Kinka était désoler mais en même temps il était heureux car il pouvait aller se vanger des blancs le lendemain matin il s'en alla. Et en route il recontra un Ibis c'était un animal très sauvage mais comme Kinka savait parlait au animaux. Alors il devinrent très vite amie et arrivèrent au village des blancs après une semaine. Kinka faisait une drôle de tête car il vit une indienne et un indien il allé plus près et demanda a l'indienne comment sa se fait que vous êtes la alors il expli-  
cat leurs aventures que était plutôt une mésaventures et comme par hasart c'était la même histoire que Kinka alors il faisait un sourire car il se dit que c'était forcément leurs parents l'indien et l'indienne demandèrent pourquoi. Alors Kinka expliqua son aventures et il ni avait plus de doute c'etait bien ces parents. Ils retournèrent au vil-  
lage indien et il vécutent des jours heureux.*

Ce qui me gêne dans son récit : le déséquilibre entre les dix lignes d'introduction et les douze consacrées à la recherche des parents ; le rôle négligeable de l'animal ; le côté trop miraculeux - happy end de rigueur - des retrouvailles.

#### Ma consigne.

"Pourquoi les parents sont-ils restés si longtemps au village des blancs sans rechercher leurs fils" ?

#### Deuxième état.

*l'Indien et le léopard.  
l'histoire se passe en Amérique du Sud.  
Un jour une indienne donna naissance a un jeune indien*

qu'elle apelat Kinka. Mais à l'age de 13 ans Kinka était très triste car son Père devait partir à la recherche de nourriture parce que la où habitent Kinka et sa mère il y a très, très peu de nourriture. Le père de Kinka lui dit avant de partir que si il n'était pas revenu dans une semaine ce n'était plus la peine de l'attendre. Alors Kinka avait les larmes qui venait aux yeux mais son père lui dit que c'était pas la peine de pleurer car il esseyrait de revenir très vite. Une semaine plus tard Kinka ne vit revenir personne. Alors il demendà à sa mère si il pouvait allait à la recherche de son père, sa mère lui répondit nom car il y avait beaucoup d'animaux sauvages et qu'il pouvait ne plus jamais revoir son père. Mais Kinka n'écoutat pas sa mère et il s'en allait en laissant un mot en disant que se n'était pas la peine de s'inquiétait. Alors Kinka prépara son baluchon et s'en allait sans rien dire a sa mère. Deux jours plus tard Il s'était retrouvait en plein cœur de la forêt et il entendit un bruit bizarre, il se raprochait et il trouvait un léopard qui était prix dans un piège ; alors Kinka se rapelat de ce que sa mère lui avait dit que tous les animaux était sauvage mais Kinka eu pitier de cepauvre léopard qui était prit au piège alors il se dit que sa mère n'avait sans doute pas raison et il délivrait le léopard et le soignait car il était blaiser a la patte. La nuit tombat vite et Kinka décidat d'aller chercher du bois car la nuit était froide. Mais Kinka vit quelque chose d'énorme se levait devant lui et se demandat ce que c'était. Quelque seconde plus tard il vit il tremblait de peur car il s'avait que c'était un carnivore. Kinka eu très peur de se faire dévoré par ce monstre mais heureusement que le léopard vint a son secours et le caïman se sauvait. Kinka serra très fort le léopard dans c'est bras car il était très heureux de ne pas avoir était dévoré. Kinka alluma un feu pour se rechauffer. Le lendemain matin il aperçu des traces de sans qu'il le menait jusqu'a un sac qui ressemblait ausac de son père. Kinka devinait alors que son père était dévorait par le caïman. Il s'en allait donc chez lui en emportant le sac de son père, et le léopard le suivit car il était devenu ami et qu'il ne pouvait plus se séparait. Kinka arrivait donc chez lui. Et il racontait l'aventure qu'il lui était arrivait et comment il avait rencontré le pauvre petit léopard et aussi comment il avait découvert la mort de son père. Sa mère était triste d'avoir perdu son mari mais elle était en même temps heureuse d'avoir retrouver son fils. Kinka sa mère et le léopard vécurent de longts jours heureux.

Alors que je m'attendais à une simple justification vers la fin, Naïma modifie son récit dès la troisième ligne. Elle passe ainsi d'un texte de vingt-quatre lignes à un texte de cinquante.

L'animal (d'ibis à léopard) devient vraiment un per-

sonnage, ce dont elle a conscience, vu le titre rajouté.

La recherche du père fourmille en rebondissements par rapport au texte premier ; pour lesquels elle utilise les ressources du conte (fonction d'aide du léopard, l'obstacle du caïman lors de la quête ...) que nous avons découverts quelques semaines auparavant ; elle pense, seule, à les transférer dans son récit.

#### CHAPITRE V ET DERNIER.

OU L'ON RETROUVE LA NARRATRICE, A BOUT DE VOIE ... ?

Ou au bout du compte. Si l'on ne compte que les résultats. On peut alors avancer ceci :  
la démarche installée a permis :

- de modifier un comportement (voir Bruno)
- de laisser agir l'élève selon son tempérament (l'orgueil et la contradiction provocatrice de Zallia)
- de lui laisser le choix de la stratégie à adopter pour résoudre une difficulté. Il est dès lors plus à l'aise et réussit, d'autant qu'il n'est pas découragé par la masse de difficultés habituellement soulignées (une copie rendue sans rouge !) ; de plus une difficulté soulignée et nommée provoque chez lui ce réflexe scolaire : il corrige selon notre attente (il s'agit pour lui de trouver ce que le professeur sait déjà donc de trouver la bonne réponse et non une réponse, parmi plusieurs possibles, qui convienne) et il ne corrige pas plus (normal !) ; enfin, n'étant pas guidé, il doit mobiliser d'autant plus ses compétences et son savoir et les mettre en œuvre.

Mais au bout du compte, aussi, le reste, tas d'hypothèses entre lesquelles il m'est difficile de décider et de questions.

1. Et d'abord cette façon qu'ils ont de tant modifier leur récit.

Soit justifier c'est-à-dire réaménager un passage par rapport

à un ensemble est un calcul trop compliqué pour un enfant, qui donc ne peut que réaménager le tout.

Soit il change tout parce que continue à jouer ici le réflexe scolaire sus-cité et décrié. Pour lui, une réponse (ici à un sujet) ne pouvant être que tout à fait bonne ou tout à fait fausse, il élimine ce qui lui apparaît douteux et propose autre chose. Bien sûr, l'"autre chose" est meilleure, mais il s'agit de savoir à quel prix.

2. Quel est le statut de ma "consigne" de réécriture ? Je ne l'ai pas contrôlée, et ne sais s'il est possible de le faire ni s'il le faut.

Et comment l'élève se l'approprie-t-il pour en faire un véritable outil servant à la réorganisation de son récit ? Que se passe-t-il en lui ? Comment se relit-il ? Quels tâtonnements, quels bricolages, avant de trouver une solution satisfaisante pour lui ?

3. Arrivent enfin ces remarques de lecteurs-élèves, qui suscitent d'autant plus de questions que j'ai renouvelé depuis l'expérience, plusieurs fois, et dans différents niveaux de classe.

On pourrait supposer que s'installe là une "bonne" communication : il y a un écrivain, un texte, un lecteur, par opposition à la communication avec le professeur qui occupe toujours plusieurs postes à la fois (évaluateur, juge, sachant à la compréhension extensible à l'infini et, parfois, lecteur ...)

Or, la situation de communication me paraît maintenant tout aussi complexe, à partir du moment où l'on ne pense plus "élève" mais Bruno, Zallia, David ... et dans le cadre d'une classe bien précise.

En effet jouent à notre insu ou non (et autant que ce ne le soit pas) deux facteurs importants :

- l'image que les élèves ont d'eux-mêmes et des autres
- les rapports affectifs existant entre eux.



Que se passe-t-il à l'émission des remarques ?

Le texte du "bon élève" (sacré ainsi par la lignée des professeurs, l'administration ...) ne sera pas remis en cause. Le lecteur serait aveugle devant bien des difficultés, partant du présupposé qu'il ne peut y en avoir (d'où les "j'ai bien aimé", "c'est bien" et c'est tout, fréquents).

A l'inverse et de même, le texte du "mauvais élève" serait tout aussi peu lu ; il sera condamné (l'écriture illisible de Bruno) ou moqué (naturellement, il ne peut dire que des absurdités). Malgré les bonnes intentions des phrases inductrices, le camarade occuperait là la place du prof. et continuerait à renvoyer l'image dans laquelle l'école a bloqué l'élève, de façon seulement plus ouverte et sauvage que quelques professeurs.

Il est tout aussi difficile pour eux d'être simplement lecteurs lorsqu'il s'agit du texte d'un copain, adversaire, possible ou ancien flirt ...

Qu'un "camarade" puisse être, seulement, lecteur, est une utopie (d'autant plus que l'on a affaire à des enfants peu mûrs ou de classe "faible") car ce poste n'existe pas ; il y a au contraire multiplication des postes occupés, et ce, de façon sauvage.

Reste à savoir si ce poste utopique, il est possible de tant soit peu l'établir ; et s'il relève de notre compétence et de notre travail.

A la réception des remarques, on peut distinguer trois cas de figure :

- l'élève tient à son texte et rejette les remarques dérangeantes, il le recopie tel quel, pris dans un processus de stagnation manifeste (je l'ai rencontré). Là jouent à plein les deux facteurs sus-dits (comment les autres le voient, comment il se voit par rapport aux autres, les rapports affectifs).

- l'élève reprend à son compte toutes les remarques sans évaluer leur validité, il barre, élague, dans un

processus de détérioration manifeste (et les mêmes facteurs que précédemment, mais autrement).

- cas idéal (et heureusement assez courant) : il fait la part des remarques qui l'aident des autres (et comment s'y prend-il ?).

Il s'agit donc de ne pas se laisser aveugler par les améliorations réelles et conséquentes qu'a permises une telle démarche, ni voie royale ni voie de garage.

Remerciements à Albert Rombeaut pour ses lectures et les améliorations qu'il a suscitées.